

**« LES REUNOIS, I' MANGENT
DU MAFÉ »
Tensions interethniques et acculturation
dans une jeunesse de banlieue**

David LEPOUTRE (*)

Les rivalités entre adolescents de banlieue issus de l'immigration (c'est moins vrai dans le cas des Français d'origine métropolitaine) s'expriment souvent par des insultes ou des plaisanteries à connotation ethnique qui sont en complet décalage avec les valeurs dominantes des adultes.

Cette rhétorique de l'offense va de pair avec une curiosité, amusée tout autant que méfiante, à l'égard des différences ethniques et une identification profonde à la culture et à la société française, identification qui s'illustre notamment dans leur rapport à la carte d'identité ou au prénom.

La fixation progressive et durable, depuis les années 60, de groupes de populations économiquement faibles et ethniquement mélangées dans des quartiers urbains périphériques qui portent la marque prononcée de l'enclavement et de la fermeture a donné naissance, au sein de la société française, à des situations nouvelles d'interethnicité et de multiculturalité dont on ne saisit pas encore toutes les conséquences. Cela est vrai en particulier pour la jeunesse nombreuse de ces grands ensembles, dont l'acculturation et la socialisation s'effectuent dans des conditions aujourd'hui tout à fait originales.

(*) Chargé de cours en ethnologie à Paris-XIII et Lille-III.

Dans une recherche ethnographique antérieure sur la culture des rues (1), nous avons étudié, dans une cité de la banlieue parisienne, les modalités d'affirmation de l'ethnicité adolescente et les catégories de perception et de désignation de l'altérité au sein du groupe des pairs. En reprenant les données de cette enquête, enrichies et complétées, ou parfois nuancées par des observations ultérieures (présentées ici sous forme de notes de terrain datées) menées plus spécialement dans les classes d'un établissement scolaire voisin, nous nous proposons, dans une perspective plus dynamique, d'analyser les processus d'acculturation interethnique et les modes d'assimilation de la culture et de construction de l'identité françaises chez ces jeunes issus des différentes immigrations (2).

L'expérience interethnique

À de nombreuses reprises, j'ai été frappé par la spontanéité et l'immédiateté de la conscience et de la reconnaissance adolescente de l'ethnicité, qui contraste nettement avec les formes d'euphémisation langagière et de dénégation des adultes des classes moyennes et dominantes, qui sont au contraire gênés aux entournures quand ils se trouvent amenés à désigner ou à identifier quelqu'un par son ethnicité ou sa couleur de peau.

[Note du 31-1-1997.] Dans une des scènes de *Faits divers*, un documentaire de Raymond Depardon que je projetais un jour à une classe de 3^e, une victime témoignait, gémissante, dans un commissariat de police, d'une tentative de viol dont elle avait été l'objet. Pendant la première partie du témoignage, la caméra était dirigée vers l'inspecteur derrière son bureau, ce qui attisa bien entendu la curiosité des élèves comme la mienne sur l'identité du témoin. Après un temps assez long, l'objectif s'orienta finalement sur le visage de la femme, ce qui provoqua alors cette réaction unanime et presque soulagée des élèves : « Ah ! C'est une hindoue ! » Je réalisai alors que nos curiosités respectives n'étaient pas du tout les mêmes. Tandis que j'avais voulu découvrir le visage d'une personne, sans préoccupation particulière pour ses origines, les élèves, eux, avaient fait tout leur possible, pendant ces quelques minutes, pour chercher à reconnaître et identifier, d'après la voix, les intonations et les accents de cette femme, son appartenance ethnico-raciale.

De fait, l'ethnicité est une donnée très concrète de la vie quotidienne dans les établissements scolaires et les grands ensembles de banlieues populaires. D'une part, elle apparaît comme une composante majeure

du mode d'affirmation personnelle adolescent : l'identification ethnique, la construction d'une ethnicité bricolée à partir d'éléments de la culture d'origine et l'affirmation de cette ethnicité à travers des discours et par des conduites et des pratiques ostentatoires sont des phénomènes courants et qui ont été déjà décrits à plusieurs reprises (3). D'autre part, elle tient une place essentielle dans le mode de repérage et de désignation d'autrui, au sein et même à l'extérieur du groupe : la reconnaissance et la mise en ordre systématique des appartenances, le travail symbolique sur les différences sont autant de traits caractéristiques de la sous-culture adolescente.

Une des traductions les plus manifestes de cette « culture » de l'inter-ethnicité est sans doute le développement d'un champ lexical spécifique du « langage des cités » consacré à cette thématique, ainsi que l'ont montré les récents dictionnaires consacrés à ce parler adolescent. Le vocabulaire de l'ethnicité, dont les créations procèdent par verlanisation, déformations verlanesques, emprunts aux diverses langues de l'immigration, métaphorisation et métonymisation argotique, est très riche, ainsi qu'en témoigne la liste de synonymes suivante : **arabe** : beur, bledos, bougnoule, crawi, crouille, makroute, rabza, rabzou, rabzouille, reubeu, robeu, roloto ; **algérien** : djez, rien ; **kabyle** : byleka ; **marocain** : camaro ; **tunisien** : toons, tutu, zien ; **noir** : black, blackos, blanche-neige, cainf, cainfri, con d' neg guiroulou, greune, karlouche, keubla, khrel, neg, négro, nombo de leurcou, reunoi, reunou, schwartz ; **antillaise** : noirliquette ; **malien** : gadagada ; **français** : bab, babtou, béber, blonblon, blondin, céanf, céfran, chabert, fils de Clovis, franchecouille, frankaoui, from, fromage blanc, gaulois, mia, paté-rillettes, rillettes, roum, roumi, toubab (féminin : toubabesse) ; **chinois** : jacky, jaune, miaoui, noiche, oinich, tchoune ; « **hindou** » : big-bang, indou, kistpa, pakistan ; **juif** : feuj, laylay ; **portugais** : vaï-vaï, gaitupor, gestup, portos ; **espagnol** : spingouin ; **italien** : spaghetti, rital ; **gitan** : tanj (4).

La connaissance et la reconnaissance interethniques, il faut le remarquer, vont de pair avec une ignorance et une confusion très grande en matière de statuts légaux concernant la nationalité. Très peu d'adolescents savent ce qui distingue au sens juridique un national d'un étranger. « *Qu'est-ce qu'un immigré ?* », telle était l'une des questions posées dans un contrôle de géographie en 4^e, à laquelle furent données ces deux réponses parmi d'autres, toutes aussi confuses : « *C'est une personne étrangère à un pays qui n'a pas eu l'autorisation d'y vivre* » ; « *C'est quelqu'un qui n'a pas de papiers d'identité, qui était dans son pays, il est parti dans un autre pays en fraude* ». Beaucoup d'adoles-

cents ignorent même leur propre nationalité (5) et se trompent quand ils remplissent leurs fiches d'inscription au collège — ce qui entraîne d'ailleurs une surreprésentation des étrangers dans les statistiques de l'établissement. La plupart ne connaissent pas les lois sur l'immigration et ignorent les différents modes d'acquisition de la nationalité française, qui concernent pourtant directement une bonne partie d'entre eux, qui devront, à l'âge de la majorité, « *choisir* » leur nationalité et effectuer une « *manifestation de volonté* ».

C'est qu'en réalité, la conscience ethnique adolescente ne relève aucunement d'une démarche intentionnelle et intellectuelle de savoir. C'est une connaissance pragmatique, un « sens pratique » acquis au quotidien et inscrit au cœur des relations sociales. Il faut saisir cette apprentissage de l'ethnicité et de l'interethnicité en acte, c'est-à-dire dans son aspect dynamique de construction et de déconstruction permanentes des repères, où chaque membre du groupe apporte sa contribution en affirmant sa propre identité et où le « savoir » ethnique est toujours susceptible d'être remis en cause, réajusté, réprécisé.

[Note du 20-12-1996.] Voici Samir, élève de 4^e tunisien d'origine et noir de peau, qui s'est jusqu'ici, à ma connaissance, toujours affirmé comme arabe. Je le surprends un jour en cours réagissant contre l'un de ses pairs qui l'a traité d'Arabe : « Mais non ! J' suis noir, moi », dit-il en remontant sa manche. Surpris et perplexe, je le questionne : « T'es noir, toi ? — Ouais, maintenant, je suis devenu noir, c'est plus simple ! »

[Note du 3-3-1997.] Voici encore Sonia qui insulte Sofiane parce qu'il a affirmé haut et fort que les Algériens n'aiment pas les Marocains : « Ta mère, toi, qu'est-ce que tu racontes ! Ma mère, elle a bien épousé un Marocain ! »

[Note du 6-3-1997.] Voici enfin Morlaix (noir) qui parle, en petit comité et en ma présence, de sa grand-mère anglaise, ce qui fait éclater de rire Galmier (noir également), qui n'en croit mot. Réaction outrée de Morlaix, qui se rebiffe : « *Vas-y ! Ma grand-mère, elle est anglaise, qu'est-ce tu crois ! — Ben pourquoi t'es pas clair [de peau], alors ?* »

En matière d'affirmation et de reconnaissance ethnique, toutes les appartenances ne sont pas logées à la même enseigne. Si les adolescents originaires des pays du Maghreb ou les adolescents noirs (toutes origines nationales ou régionales confondues) s'identifient dans l'ensemble assez fortement à leurs origines respectives et affichent volontiers une ethnicité — aussi reconstruite et mythique soit-elle — qui s'impose de fait aux autres membres du groupe, c'est d'abord parce qu'ils sont suffisamment nombreux pour s'affirmer collectivement et

ensuite parce qu'ils peuvent les uns comme les autres puiser dans une tradition nationaliste — le nationalisme arabe, la conscience du peuple noir — déjà existante et susceptible de les rassembler. À l'inverse, les adolescents originaires du Sud-Est asiatique, très minoritaires dans le groupe et la plupart du temps issus de familles de la classe moyenne dont la volonté d'assimilation est très marquée, ne se reconnaissent nullement dans la taxinomie adolescente qui les désigne comme « chinois » et ne sont porteur d'aucune affirmation ethnique particulière. La situation est encore différente pour les adolescents originaires du sous-continent indien, qui ne se retrouvent pas a priori dans le qualificatif « hindou » qui leur est couramment attribué, mais qui peuvent néanmoins le revendiquer et s'affirmer comme tels parce qu'aux yeux du groupe « les Hindous sont musulmans », et que cela souligne leur statut d'« étrangers » musulmans, qu'ils partagent par ailleurs avec les Arabes et la plupart des Noirs.

La variation des affiliations et du mode d'affirmation des appartenances peut jouer à différents niveaux de référence identitaire. Ainsi, si les origines nationales sont couramment affichées en public, parce qu'elles font généralement sens aux yeux du groupe, il n'en va pas de même pour les particularismes ethniques, qui revêtent parfois au contraire un caractère tout à fait confidentiel, comme s'ils appartenaient, paradoxalement, à la sphère du privé.

[Note du 20-1-1997.] Un jour, en classe, à l'occasion d'une altercation banale entre deux filles de 4^e qui s'opposaient sur la question d'un mot « sénégalais », je demande à l'une d'elles, Yougoudou (noire) de quel pays elle vient. Elle me répond sans hésitation : « *Moitié sénégalaise, moitié mauritanienne.* — *Et vous parlez quelle langue dans la famille?* — *Ben, le sénégalais.* — *Mais quelle langue sénégalaise? Le bambara, le soninké?* » Je lui signifie par là que je n'ignore pas le contexte multiethnique et multilinguistique de ses pays d'origine. Une expression de timidité envahit alors son visage; elle vérifie que le brouhaha de la classe arrivera à couvrir le son de sa voix, puis me répond très pudiquement : « Ouolof. »

[Note du 16-10-1996.] Lors d'une visite, à leur domicile, aux parents d'un autre élève, Hassan, en vue de présenter un projet que nous commençons avec sa classe, j'apprends que la famille n'est pas « turque mais kurde, ce qu'on me précise avec d'autant plus de soin que les deux frères aînés sont des militants actifs de la cause kurde en France. Hassan se justifie alors aussitôt : « *Je leur ai dit, au collège, que je suis kurde, mais ils savent pas ce que c'est, alors ils me disent : "Quoi, t'est un cure-dent?"* »

Alors après, j'ai laissé tombé! » Un peu plus tard, dans la conversation, il ira même plus loin, dévoilant par la même occasion les stratégies de reconstruction de son origine et de son appartenance en fonction des structures du « marché » de l'identité adolescent : « *Le Kurdistan, ça sert à rien! On vient de Turquie, on est turc, c'est plus simple maintenant!* » — réaction qui, d'ailleurs, ne lui attirera aucun reproche sa famille.

La tension interethnique

L'affirmation de l'appartenance ethnique ou nationale, comme toute construction d'une position sociale au sein d'un système de positions, ne peut se concevoir que par rapport à ou contre d'autres affirmations de même nature. Ange, un adolescent d'origine ivoirienne à qui je demandais un jour avec une naïveté feinte pourquoi les « Hindous » (noirs de peau) n'étaient pas aussi des Noirs, éclata de rire, avant de me donner cette réponse définitive : « Si les Hindous, ils sont noirs, alors moi je suis quoi ? Je suis plus rien du tout !... »

Cette concurrence interethnique peut prendre dans le contexte adolescent des formes très diverses, mais qui revêtent bien souvent, aux yeux des adultes et en particulier des enseignants qui en sont les témoins, les apparences de la rivalité, du conflit ouvert ou de la violence à tonalité raciste.

Les rivalités ethniques les plus visibles parce que les plus choquantes du point de vue des normes dominantes (lesquelles sont inscrites dans la loi, qui interdit les injures et plus encore les injures racistes), sont celles qui opposent les adolescents dans des duels d'insultes à caractère racial, ethnique ou national, tel celui-ci — dont la cause précise m'est restée inconnue — entendu dans une classe de 4^e, entre un garçon, Kader, et Yougoudou déjà citée : « *Ta gueule, toi, sale noire!* — *Ta mère!* — *Négresse!* — ... — *Somalienne!* » Ces paroles, fort violentes d'un certain point de vue, sont vraisemblablement liées à une dispute mineure, lors de l'entrée dans la classe. Elles ont été prononcées d'un bout à l'autre de la salle, à voix relativement modérée, n'ont pas été relevées par le public et n'ont été suivies d'aucun conflit particulier. On notera que Yougoudou n'a pas répondu à la deuxième insulte qui lui a été adressée — bien qu'en d'autres circonstances elle ne soit pas adolescente à se laisser marcher sur les pieds, loin s'en faut — et que l'échange s'est donc achevé après le troisième qualificatif adressé par Kader, faute de réponse.

Le décalage entre les normes dominantes et les codes adolescents en matière de relations interethniques est bien perçu par les membres du

groupe eux-mêmes, comme le montre cette version d'une autre altercation, présentée à mon intention par Sami, dans cette même classe de 4^e. Cette fois, le contenu de l'échange verbal m'a échappé en totalité et j'interviens après la passe d'armes : « *Qu'est-ce qui se passe, là-bas au fond ?* » Sami, témoin de l'affaire, me met donc au courant : « *C'est un problème racial, m'sieur! — C'est-à-dire ? — Jeff, il a dit que celui qui est rentré [dans la classe], c'est un Marocain, et après Sonia [qui est à moitié marocaine], elle lui a dit : "Sale Karlouche [Noir]" — Pourquoi t'as dit ça, Sonia? — Non, c'est rien, ça m'est sorti comme ça!* » La présentation de l'échange d'insulte comme « un problème racial » est purement ironique et exclusivement destinée au professeur. Dans l'esprit de Sami, il s'agissait d'une joute d'insultes comme une autre, sans plus. Dans l'esprit des protagonistes également, comme en témoigne l'explication de Sonia : « *Ça m'est sorti comme ça!* » et comme le montre aussi la sorte de juvénile gaieté avec laquelle les élèves ont raconté ou expliqué les faits.

Il faut également compter au chapitre des rivalités ethniques les différents procédés de mythification de l'étranger, qui trouvent dans ce contexte multiethnique un terrain d'expression particulièrement favorable et qui prennent ici la forme d'histoires drôles, de vannes, d'insultes et de blagues diverses, racontées, mimées, écrites, voire dessinées et au rang desquelles il faut compter certaines des désignations ethniques de la liste de synonymes précédemment citée, qui revêtent un caractère nettement péjoratif — et qui sont d'ailleurs fréquemment utilisées entre soi, c'est-à-dire entre membres d'une même communauté d'appartenance (6).

Ces mythifications, qui puisent leurs sources dans le fond traditionnel de culture ethnocentriste ou bien dans l'expérience spécifiquement adolescente portent sur les aspects physiques (« *Les Toubabs [Blancs], ils ont une odeur de cadavre* »; « *Les Noirs, ils ont des cheveux de carton* », « *Comment reconnaît-on les avions d'Air-Portugal? — Ils ont des poils sous les ailes.* »), sur les comportements sociaux (« *J'ai demandé du gâteau à Valérie, elle a refusé, elle a joué les feujes [juifs], pas possible (7).* »), sur les pratiques ou les conduites spécifiques de la rue (« *C'est quoi, un Arabe sur un scooter? — C'est un voleur.* »; « *Mohamed et Nassim sont dans un J 7, qui c'est qui conduit? — Les flics* »; « *La plupart des Céfrans, i' savent pas s'battre, ou i' perdent, c'est des baltringues (8)* »; « *Attention aux Karlouches [Noirs], tous des drogueurs [dealers] (9)!* »; « *Non, sans blague, moi j'en connais beaucoup des Zaïrois qui ont eu un trop-perçu des ASSEDIC (10)...* »),

sur les positions socioprofessionnelles (« *Les Hindous, ils vendent des cacahuètes dans les métro, les Pakistanais, c'est les marrons : Marrons chauds, marrons chauds [avec l'accent]* ») ; « *Qu'est-ce que c'est un Arabe sur un camion? — Un éboueur* »), sur la langue (« *Les Maliens, on les appelle des "Gadagada" parce qu'ils disent "gadagadagada" comme ça, tout le temps* ») ; « *Les Chinois, ils font tchong, tching, tchong...* ») ; et enfin et sans doute le plus couramment, sur les pratiques alimentaires (Chinois, Cambodgiens ou Laotiens, mangeurs de riz, de chien, de singe, Arabes mangeurs de couscous, Italiens mangeurs de spaghettis, Antillais mangeurs de poule, Français mangeurs de porc, de fromage, de charcuterie...).

De manière plus banale, les rivalités peuvent s'exprimer sur le terrain, favorable par définition, des compétitions sportives, à travers le soutien parfois fanatiquement manifesté pour telle ou telle équipe nationale (« *Qui n'a pas entendu parler du Nigeria, pendant la coupe du monde? — Ouais, et qui a jamais entendu parler des Marocains, au football? — C'est des tricheurs!* »), ou bien encore se traduire par des conduites considérées comme puérides, comme dans cette scène, si souvent observée par l'enseignant en histoire-géographie, de deux élèves qui viennent lui demander de les départager sur la grandeur en superficie respective de leurs pays d'origine (« *Monsieur, vous avez pas mis les Comores sur la carte — Non, j'ai oublié, mais je vais les rajouter! — Non, ça fait rien, comme ça, je vais tailler [chambrer] un keumé [mec] de la cité qui m'a dit que la Gambie, c'est tout petit...* »).

Il ne faudrait pas croire pour autant que les adolescents qui participent à ce jeu de l'interethnicité sont dépourvus de tout recul. Bien au contraire, ils font preuve souvent d'une forte distance à l'égard de leurs propres discours et de leurs propres pratiques, comme en témoigne par exemple cette remarque adressée par Kabyr (nigérien), à Fathia (marocaine), qui vante les qualités touristiques de son propre pays d'origine : « *Moi, j' défends mon pays, c'est la vérité... Son pays, il a l'air bien, mais j' défends mon pays, c'est tout* »). D'une manière générale, la rivalité interethnique s'exprime d'ailleurs très souvent sur le mode rituel et sur le mode humoristique. Les altercations entre adolescents, les insultes et les vanes qui sont échangées provoquent habituellement le rire du public, voire celui des participants eux-mêmes.

Cette distance exprimée signifie que la rivalité fonctionne aussi comme espace de complicité et de connivence sociale. En l'occurrence, nous allons voir que la concurrence interethnique n'exclut nullement le partage des expériences et l'apprentissage mutuel des différences ; autre-

ment dit que ces formes d'antagonisme culturel sont corrélatives de l'acculturation et même qu'elles la conditionnent d'une certaine façon.

L'acculturation interethnique

Ce sont souvent les mêmes observateurs adultes — par exemple des enseignants — qui se trouvent tour à tour les spectateurs horrifiés ou scandalisés par les altercations adolescentes dites racistes et les témoins bienveillants ou enchantés des conduites d'échange et de partage culturel entre jeunes issus des différentes immigrations. Pourtant, ce deuxième type d'interaction ne doit surtout pas être saisi à travers le prisme des valeurs universalistes de tolérance et d'antiracisme; il participe en réalité à la même logique de relations sociales que le précédent.

Les échanges en matière de pratiques alimentaires sont les plus courants et les plus caractéristiques de ce point de vue. Au sein du groupe des pairs, les garçons comme les filles parlent assez fréquemment cuisine et alimentation; ils s'échangent au besoin des recettes et surtout ne manquent jamais l'occasion de participer, lors de festivités diverses, dans le cadre municipal ou associatif, voire familial, à des repas de toutes sortes où ils peuvent goûter des plats et des cuisines qu'ils ne connaissent pas. Dans la mesure de leur liberté et de leur autonomie financière, il leur arrive même d'organiser entre eux ces échanges, comme ces trois adolescentes, Lauria (malienne), Fathia (marocaine) et Céline (antillaise), dont je surpris la conversation, à la sortie d'un cours, et qui avaient décidé, suivant la proposition de la première, d'aller manger un mafé au foyer malien de la commune voisine.

L'acculturation en acte, qui suppose en même temps échange et rivalité, partage et lutte d'imposition, se donne à voir de façon très significative dans le dialogue suivant, recueilli dans la classe de 3^e technologique. C'est la même Fathia (marocaine), à la langue toujours bien pendue, qui prend la parole la première, adressant une vanne très classique à Harouna (malien) : « *T'as rien à manger, ta mère elle te donne même pas à manger, t'as toujours faim... Si, si, du riz, tu manges du riz! — Toi, c'est du couscous toute la journée — Qu'est-ce tu crois [le regard méchamment] qu' les Arabes i' mangent du couscous tout le temps? — Non, vous mangez aussi du hralouf [porc]!* » La première vanne de Fathia, qui portait sur la pauvreté supposée de la famille, a été immédiatement détournée et suivie d'une deuxième sur le mode d'alimentation, vanne à laquelle Harouna a répondu sur le même registre, ce qui a alors entraîné une dénégation de Fathia, à laquelle Harouna a

répondu par une autre vanne introduisant cette fois une dimension religieuse. Le public éclate de rire à ce moment précis. L'échange se déplace ensuite vers Fateh (algérien) et Lauria (malienne). Le premier continue sur les pratiques alimentaires, mais change de cible : « *Du mafé, les Reunois [Noirs], i' mangent du mafé — Ouais [à voix plus forte], on mange du mafé et alors! C'est bon le mafé, c'est bon! [À voix très forte, enfonçant le clou] C'est bon! — Franchement, c'est vrai; j'ai un copain, il m'a fait goûter, c'est bon, franchement, c'est bon, rien à dire, c'est bon!* » La vanne de Fateh a eu cette fois un effet tout à fait différent, puisque Lauria n'a pas renvoyé de contre-vanne, mais s'est contentée de revendiquer avec force et vigueur le contenu de celle de son interlocuteur, ce qui a conduit l'échange sur un autre terrain, celui en quelque sorte d'une simple conversation à propos de l'alimentation.

Il en va de manière analogue pour les échanges concernant les langues d'origine. Si la communication en langue maternelle entre adolescents originaires d'une même aire linguistique est tout à fait exceptionnelle dans ce contexte, à l'école comme dans la rue, en revanche il existe certains usages ludiques et rituels liés à la connaissance de ces langues (11), par exemple, celui très simple et courant qui consiste en fin d'heure de cours, à écrire à plusieurs des énoncés comparables, en différentes langues, sur le tableau de la classe, chaque inscription provoquant les rires plus ou moins caustiques des autres participants (« *Ta mère, toi, pourquoi tu te moques? — Ben, pour moi aussi, t'as rigolé!* »).

Ici aussi, l'échange et la rivalité vont de pair, puisque bien souvent c'est à travers l'insulte, qu'elle soit rituelle ou conflictuelle, que s'opère le contact interlinguistique, comme l'expliquait par exemple Hassani, un adolescent comorien de 4^e à qui je demandais s'il lui arrivait de parler sa langue maternelle avec les autres Comoriens du collège : « *Non, avec eux, je parle français, mais de temps en temps, on blague, quoi... Quand on veut vanner quelqu'un, on veut pas qu'il comprenne, on parle comorien... Puisque les autres, ils comprennent, eux ils rigolent et l'autre, il dit : "Qu'est-ce que tu dis?" Et l'autre, i' tra - duit, quoi... Ça fait que maintenant y a des gens qui connaissent un peu des mots comoriens, quoi!* »

L'acculturation interlinguistique, dont les linguistes ont désormais montré qu'elle joue un rôle essentiel dans les créations lexicales du parler adolescent des cités — aujourd'hui désigné comme « *français contemporain des cités* (12) », ou, de manière sans doute un peu abusive, comme « *parler véhiculaire interethnique* (13) » — concerne en l'occurrence tout particulièrement la rhétorique de l'offense et du

conflit, comme en attestent les désignations péjoratives et insultes suivantes, toutes issues des langues de l'immigration : argun (con), barka (pute), hralouf (porc), karlouche (noir), maboul (fou), msrot (dingue), roloto (nul), tnah (connard), tous d'origine arabe; djangalaimé (fils de pute), larlarateau (idiot), d'origine soninké; macoumé (homosexuel), d'origine créole; etc.

Qu'il s'agisse des pratiques alimentaires, des langues d'origine ou de toutes autres formes de conduites et de pratiques marquées du sceau de la culture, la curiosité mutuelle réelle qui préside à ces échanges spécifiques entre adolescents issus des différentes immigrations n'est certainement pas assimilable à l'intérêt de principe pour l'altérité culturelle, source supposée d'enrichissement et d'ouverture d'esprit, tel qu'on le retrouve par exemple dans les discours antiracistes et humanistes des adultes des classes moyennes et dominantes. Dans le contexte pluriethnique des cités, il s'agit d'un attrait de relation pure, d'une curiosité concrète et tendue, c'est-à-dire amusée tout autant que méfiante, inscrite avant tout dans les rapports de sociabilité du quotidien, qui sont autant d'affinité que d'opposition et dont la dimension de contrainte n'est sans doute pas à négliger.

Il faut réserver une place à part, dans ce jeu complexe des relations interculturelles, aux adolescents français d'origine métropolitaine, qu'on appelle communément « français de souche » et qui sont désignés dans le langage de la rue comme « céfrans » ou « gaulois ». En toute logique, ils ne peuvent pas être porteurs de revendications ethnocitaines, puisque leur propre identité « ethnique », préconstruite par leur appartenance familiale d'origine, se trouve en correspondance stricte avec celle du pays dans lequel ils vivent.

De fait, ils ne participent pratiquement pas ou du moins pas du tout de la même manière que les autres aux interactions qui mettent en œuvre les différences raciales, nationales, ethniques ou régionales. S'ils maîtrisent les termes de la taxinomie adolescente des différences et s'ils font preuve de la même conscience et de la même reconnaissance ethnique que les autres, ils ne peuvent pas faire le même usage du lexique de l'interethnicité. Seules l'utilisation des désignations non péjoratives leur est permise. Ils ne maîtrisent pas, de surcroît, les désignations largement péjoratives (v. la liste précédemment citée) dont ils font eux-mêmes l'objet. Ils ne participent ni aux altercations, ni aux conflits, ni aux vannes, ni aux insultes interethniques, ce qui se traduit par leur attitude presque toujours effacée et silencieuse lorsqu'ont lieu ces types d'échanges au sein du groupe. Leur rôle dans les interactions

d'acculturation est dénié, ainsi qu'en témoigne cette remarque apparemment absurde de Frédéric, lors d'une séance d'inscriptions de mots étrangers au tableau : « *Ben moi aussi, j'ai ma langue!* », ou cette échange de vannes, en 3^e technologique, où Céline, cible des sarcasmes d'Harouna sur sa consommation de porc précisait que le jambon qu'elle préférait était plutôt le jambon de dinde.

Tout autre comportement ou attitude des adolescents franco-français prendraient en réalité une signification manifeste d'exclusion de l'autre, de l'étranger, de l'immigré, que leur appartenance « naturelle » au pays d'accueil et leur position, minoritaire dans le groupe mais majoritaire dans la société globale, leur interdit absolument d'exprimer. Car les enfants d'immigrés, ces adolescents qui se disent bien souvent « *étrangers* », sont français, si ce n'est de droit, du moins culturellement et socialement, et aspirent profondément à être aussi reconnus comme tels.

L'identification à la culture et à la société française

Le sentiment d'appartenance ethnique étrangère, dont nous avons vu qu'il participe activement à la construction de la personnalité adolescente dans ce contexte social, n'est qu'une des composantes parmi d'autres de l'identification culturelle de ces jeunes. Parallèlement, il existe chez eux une conscience sous-jacente très marquée d'appartenance au pays dans lequel ils ont passé toute ou la majeure partie de leur existence.

Cette conscience se donne à voir de manière souvent détournée ou indirecte, tout d'abord par le recul et la distance qu'ils manifestent quant à leur pays et à leur culture d'origine.

[Note du 21-4-1997.] « *Monsieur, quant est-ce que vous venez chez nous, à la maison?* », me demande en cours Abou, un élève noir, malien d'origine, dont la verve et l'éloquence ravageuse (la « tchatte ») le font souvent craindre de ses pairs. Dans le cadre d'un projet pédagogique, je rends en effet visite, successivement à tous les parents de la classe. « *Bientôt, bientôt, laisse-moi un peu de temps! — Il faut vous dépêcher, parce qu'on veut vous mettre dans le potage, on a faim en ce moment!* »

[Note du 6-12-1996.] Dans le film de Malik Chibane, *Hexagone*, que je projetais un jour à une classe de troisième, l'un des personnages principaux, Staf (Mustaffa), fait la conquête d'une jeune postière « franco-française ». Après avoir fait sa connaissance lors d'une première rencontre, il se fait inviter à dîner chez elle, puis, immédiatement après le repas, se retrouve, ni une ni deux, dévêtu et couché au fond du

lit de sa conquête, qui le découvre un peu surprise en rentrant dans la chambre après avoir fait la vaisselle. Réaction ironique d'un élève de la classe, immédiatement approuvé par plusieurs de ses pairs de différentes origines : « *C'est vraiment un Arabe, hein !* »

[Note du 21-3-1997.] Voici encore Fathia, lors d'une panne d'électricité en classe : « *J'te jure, on dirait au bled... Au bled, ils coupent la lumière !* », sa remarque déclenchant les éclats de rires des autres élèves.

La conscience marquée de la différence sociale et culturelle entre leur pays d'origine et la France, entre les étrangers véritables et les étrangers d'appartenance française, trouve sans doute sa traduction la plus manifeste dans l'effet de répulsion absolu que produit systématiquement dans l'esprit adolescent la figure stigmatisé de l'immigré sans papiers ou du clandestin (« bledman », « clanclan », « clandax », « clandos », « déclan »), plus ou moins assimilés aux clochards et autres SDF — comme le sont aussi dans une certaine mesure les Gitans. Le clandestin ainsi que toutes les images misérabilistes de l'immigré humilié (les Maliens qui campent en ville, les étrangers expulsés dans des charters...) sont dans la culture adolescente des rues des thèmes privilégiés de vanes et d'insultes : « *Tes renpas, i' sont venus d'Afrique en barque !* » ; « *Ton père, il a pas de papiers, c'est un Indou (14) !* » ; « *Ton reupé, il s'est fait serrer par les keufs [arrêter par les flics], il a montré sa carte d'identité, comme ça [en montrant une carte orange].* »

Le rapport à la carte d'identité, qui apparaît comme une sorte de diplôme de l'identité française, est d'ailleurs significatif également du désir d'appartenance à la société française de cette jeunesse. « *Vous [toi et ta famille] êtes des clandestins !* », lance un jour Fateh à Fathia, qui le toise alors du regard, l'œil mauvais, et répond avec vigueur : « *Ben alors là, on a tous notre carte d'identité, on est tous de nationalité française.* » Un peu plus tard dans cette même séance, alors qu'elle examine avec sa voisine Lauria la nouvelle carte d'identité, dite infalsifiable, de cette dernière, elle prend la carte dans la main et la brandit sous le nez de Kabir — de nationalité nigérienne — en lui lançant sarcastiquement : « *C'est sacré ça pour un Nigérien, faut pas toucher, faut sentir !* » Il faut souligner au passage les effets considérables de la pression administrative et juridique extrêmement forte qui s'exerce aujourd'hui sur les familles immigrées. Véritable sésame de l'intégration sociale, les papiers d'identité sont devenus aujourd'hui dans ces familles l'objet d'une attention et d'une prudence qui touchent parfois à la paranoïa. Certains parents conservent les papiers d'identité familiaux dans un coffre à la banque. Les enfants circulent avec des photo-

copies. Voici par exemple ce que racontait un adolescent de terminale de Montreuil à ce propos : « *Un jour, le proviseur m'a convoqué dans le bureau : il voulait avoir ma carte d'identité. Je ne sais pas ce qu'il croyait. Je l'ai dit à mon père, il est venu tout de suite, il lui a montré ma carte, mais il ne lui a pas donné. Et il lui a dit que personne ne toucherait jamais à cette carte. C'est lui qui garde nos cartes, personne n'a le droit d'y toucher (15)* ». Quant à Lauria, déjà citée ici, qui se trouvait en grave conflit avec sa famille et à qui je demandais moi-même si elle était née en France et si elle avait une carte d'identité, elle me donna cette réponse très affirmée : « *Bien sûr, et je la garde toujours avec moi, jamais je la laisse à la maison.* »

Un autre signe du désir d'être reconnus comme français se manifeste dans le rapport spécifique aux prénoms. Si les prénoms français ne sont guère prisés dans la plupart des familles immigrées — sauf encore une fois dans celles originaires du Sud-Est asiatique, dont les pères font souvent la démarche officielle de changement de prénom de leurs enfants pour un prénom français auprès des mairies — et si les adolescents affi- chent à l'occasion une certaine répulsion (« *Les prénoms français, ils sont pourris... Non ils sont pas tous pourris, mais ils sont trop gentils. I' faut un prénom qui frappe, i' faut éviter les Jean, Sébastien, Alain, Pierre... Pierre! Qu'est-ce que j' vais appeler mon enfant Pierre : "Allez viens, Pierre!" Tschh!... [Voix montante] Ça fait moche...* »), ils tiennent néanmoins, par exemple dans le cadre de l'enseignement, à ce qu'on prononce leur prénom à la française et non pas avec la prononciation étrangère quelle qu'elle soit. Certains, spécialement les filles, francisent même la graphie de leur prénom. Quant à ceux — souvent noirs africains — qui ont des prénoms trop peu courants et trop marqués ethniquement (Vorokia, Galmier, Kabir), ils n'hésitent pas à imposer à leurs pairs l'usage d'un autre prénom, soit de création plus ou moins personnelle (Lauria), soit anglo-saxon de tonalité américaine (Mike, Michaël).

On pourrait multiplier les exemples concrets qui montrent que la conscience marquée des origines et l'affirmation ethnici- taire vont globalement de pair avec un fort sentiment d'identification à la culture et à la société du pays d'accueil. De même que les rivalités et l'acculturation interethnique ne s'opposaient qu'en apparence, ces sentiments et ces attitudes ne sont pas véritablement contradictoires, mais constituent les deux versants d'une même logique de comportement, celle qui conduit, à travers des formes mixtes de modèles culturels — par exemple celle des prénoms étrangers francisés —, vers l'assimilation progressive des populations d'origine immigrée, dont il a déjà été montré (16) qu'elle

est très largement à l'œuvre aujourd'hui, à de rares exceptions près.

À travers l'examen des processus d'interaction et des schèmes d'identification complexes et souvent très contradictoires qui sont mis en œuvre dans ces relations interethniques adolescentes, nous avons vu que les acteurs sociaux opposent ici, individuellement ou collectivement, une sorte de résistance active et manifeste aux changements qui affectent leur conscience. Tout se passe comme si les transformations mentales opérées par l'acculturation interethnique d'une part et par l'assimilation française d'autre part ne pouvaient s'effectuer en toute transparence et dans la lucidité. S'il est vrai que l'esprit humain ne peut supporter qu'une part raisonnable de vérité, il est logique que l'incertitude, l'instabilité et le brouillage qui accompagnent ces changements individuels soient plutôt vécus sur le mode détourné du conflit rituel, de l'humour et du jeu. J'ai en souvenir cette remarque quelque peu désabusée d'un ami polonais — venu en France à l'âge de 25 ans en France et devenu français par la suite — que j'entendis un jour prononcer son patronyme à la française, c'est-à-dire de manière tronquée : « *Tu prononces Stakovsky [au lieu de Staczkovsky], maintenant ?* », lui demandai-je, moi qui prenais toujours bien soin, au contraire, de ne pas estroper son nom. « *Je ne sais plus bien, me répondit-il, comment je le prononce, je ne sais plus rien du tout...* », soulignant par là sans doute le fait qu'il ne désirait pas trop prendre conscience de ce changement.

Toute acculturation suppose en fait une part d'oubli culturel, laquelle ne peut par définition être ni volontaire ni consciente; et toute acculturation implique la transformation de la culture acquise en nature — ce qu'on retrouve bien dans le terme « naturalisation » —, c'est-à-dire en un ensemble intégré de dispositions inconscientes. Il n'est pas certain, dans ces conditions, que les dispositions législatives qui ont instauré en 1994 l'obligation, pour les jeunes gens nés en France de parents étrangers, d'effectuer une « *manifestation de volonté* » pour devenir français de droit, qui plus est, dans une tranche d'âge (16-21 ans) limitée, ne produise pas les effets exactement inverses de ceux escomptés, à savoir pour certains un refus d'acquisition de la nationalité française qui les mettra pour longtemps dans une situation très instable, et pour les autres, qui effectuent la démarche, un fort sentiment de reniement de soi et de ses origines qui n'est certainement pas très propice à une intégration ou à une assimilation réussies.

David LEPOUTRE

NOTES

(1) LEPOUTRE (D.), *Cœur de banlieue. Codes, rites, langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

(2) Rappelons que la « pression ethnique » au sein de la population ici étudiée est très forte, du moins si l'on veut bien prendre en compte les critères — pertinents aux yeux des acteurs — d'origines régionales, nationales ou ethniques et non pas seulement ceux de nationalité au sens strict — seuls retenus par l'INSEE. Dans le collège considéré, si l'on additionne les élèves étrangers, d'origine étrangère directe et originaires des DOM-TOM, la proportion d'adolescents d'origine non métropolitaine s'élève approximativement, selon nos calculs établis à partir d'une enquête menée en 1993, à 85 % du total, qui se répartissent comme suit : 46 % de « Maghrébins » (dont une grande majorité originaires d'Algérie), 16 % de « Noirs africains » et « Comoriens », 8 % d'originaires des DOM-TOM, 5 % d'originaires du Sud-Est asiatique et 5 % d'originaires du sous-continent indien. Précisons également que la population étudiée est relativement jeune, c'est-à-dire située dans une tranche d'âge (10-16 ans) où la socialisation de groupe est primordiale.

(3) LEPOUTRE (D.), op. cit.; ROY (O.), « Ethnicité, bandes et communautarisme », *Esprit*, n° 169, 1991, pp. 37-47.

(4) Termes issus d'observations personnelles ou tirés des ouvrages suivants : AGUILLOU (P.), SAIKI (N.), *La Téci à Panam. Parler le langage des banlieues*, Paris, Michel Lafon, 1996 ; GOUDAILLIER (J.-P.), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997 ; PIERRE-ADOLPHE (P.), MAMOUD (M.), TZANOS (G.-O.), *Le dico de la banlieue. 1 000 définitions pour tchatcher mortel*, Boulogne, La Sirène, 1995 ; SEGUIN (B.), TEILLARD (F.), *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris Calmann-Lévy, 1996. Le lexique varie sensiblement d'une région à une autre, d'une cité à une autre et également selon l'appartenance ethnique des locuteurs. (V. les dictionnaires cités pour les étymologies.)

(5) Phénomène confirmé par une enquête de l'INED en milieu lycéen, en Seine-Saint-Denis. Lors d'une réunion organisée avec des lycéens de Montreuil, « il a fallu plus d'une heure pour déterminer qui, dans une classe de terminale de 21 élèves, était français, en instance de le devenir, immigré, étranger » (*Libération*, 8-10-1996).

(6) Sur la mythologie de l'étranger en général, voir STOMMA (L.), *Campagnes insolites. Paysannerie polonaise et mythes européens*, Lagrasse : Verdier, 1986.

(7) SEGUIN (B.), TEILLARD (F.), op. cit., p. 194.

(8) *Ibid.*, p. 185.

(9) GOUDAILLIER (J.-P.), op. cit., p. 116.

(10) Extrait de dialogue du film de Malik Chibane, *Hexagone*.

(11) Selon Michèle Tribalat, l'aptitude des enfants d'immigrés à comprendre et même à parler dans une certaine mesure la langue de leurs parents, tout en étant variable selon les origines, reste majoritaire (TRIBALAT (M.), *Faire France. Une enquête sur les immigrés et leurs enfants*, Paris : La Découverte, 1995).

(12) GOUDAILLIER (J.-P.), op. cit.

(13) BILIEZ (J.), « Le parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain », pp. 117-126 in *Actes du colloque : Des langues et des villes*, Dakar, 15-17 décembre 1990.

(14) SEGUIN (B.), TEILLARD (F.), op. cit., p. 199.

(15) Cité dans *Libération*, 8-10-1996.

(16) TRIBALAT (M.), op. cit.